

État critique

CATHERINE VOYER-LÉGER, *Métier critique*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 216 pages

Pascal Chevrette

Volume 9, numéro 1, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2014). Compte rendu de [État critique / CATHERINE VOYER-LÉGER, *Métier critique*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 216 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(1), 27–28.



ÉTAT CRITIQUE

Pacal Chevrette
Chef de pupitre littérature

CATHERINE VOYER-LÉGER
MÉTIER CRITIQUE
 Québec, Éditions du Septentrion,
 2014, 216 pages

C'est le souvenir de *La bande des six* qui semble avoir inspiré à la chroniqueuse Catherine Voyer-Léger cette stimulante réflexion sur l'état actuel de la critique. Dynamique et impliquée, Voyer-Léger a œuvré dans le milieu culturel en plus d'être présentement directrice du Regroupement des éditeurs canadiens-français. Fortement interpellée par le rôle démocratique de la critique culturelle, et forte de tous ses projets d'écriture et interventions sur la scène culturelle, elle partage dans *Métier critique* son inquiétude sur un journalisme culturel qui établit de moins en moins un dialogue véritable avec les œuvres et cède de plus en plus à la pression de la publicité; un journalisme, bref, qui a mis son «esprit critique en berne le temps de donner un élan à la roue promotionnelle.»

UNE IDÉE JUSTE DE LA CRITIQUE

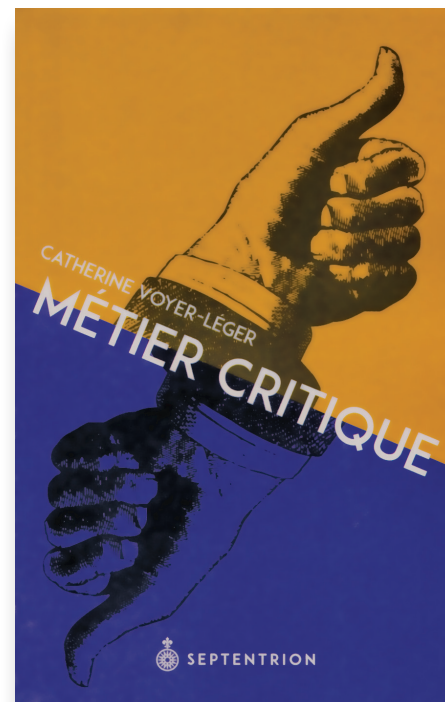
L'état de la critique est-il si lamentable? Y a-t-il lieu de s'alarmer? Force est d'admettre qu'il est certainement sur une «pente glissante». Les mille et une façons d'attirer l'attention du public sur des sujets qui n'interpellent qu'une portion minime de la population, des formats limités dans le temps, un assujettissement aux cotes d'écoute et autres moyens pour mesurer l'intérêt de tout un chacun, rien n'aide la critique qui est – ne l'oublions pas! – un discours analytique qui se déploie dans le temps long. Assurément, Catherine Voyer-Léger veut relever son niveau en rappelant ses principales fonctions et responsabilités, au risque de paraître élitiste. Si une bonne partie de son ouvrage est consacré à en déboulonner les préjugés les plus persistants (le critique: un artiste raté, la critique: bonne qu'à discréditer les œuvres, etc.), il s'attarde surtout à questionner les conditions dans lesquelles s'effectue la critique, d'où l'insistance de l'auteur, dès les premières pages, de qualifier ses considérations de «sociologiques».

Métier critique est clairement un rappel à l'ordre, qui oscille entre l'analyse des causes d'une dérive manifeste et l'énergie très sentie du plaidoyer. Évaluer le rôle et la fonction de la critique n'est pas un débat nouveau. Mais c'est justement pour cette raison que l'auteur a raison de le réarticu-

ler: par sa nature même, c'est un débat qui doit sans cesse se renouveler. Car qu'est-ce qui nous intéresse le plus? Le vécu de l'auteur ou l'œuvre? Les émotions des lecteurs, les coups de cœur des libraires et des chroniqueurs-vedettes? Ou la capacité d'une œuvre à avoir un impact significatif sur le sens de l'expérience humaine, ses qualités à nous émouvoir et à nous transformer? En cherchant à réhabiliter une idée plus juste de la critique et en dénonçant la précarité des nombreux pigistes qui la pratiquent, *Métier critique* s'indigne du fait que notre rapport aux œuvres se soit chosifié. Pour Catherine Voyer-Léger, il n'est pas vrai que toutes les œuvres se valent au même niveau; la critique devrait être là pour fournir un jugement contribuant à enrainer la culture plutôt que de la laisser flotter sur les eaux du spectacle, du présentisme et du populisme culturel.

Car qu'est-ce qui nous intéresse le plus? Le vécu de l'auteur ou l'œuvre? Les émotions des lecteurs, les coups de cœur des libraires et des chroniqueurs-vedettes? Ou la capacité d'une œuvre à avoir un impact significatif sur le sens de l'expérience humaine, ses qualités à nous émouvoir et à nous transformer?

La réflexion de Voyer-Léger traite bien entendu du milieu culturel québécois, son principal foyer d'observation. Elle revient cependant peu sur l'argument voulant que le milieu culturel québécois se caractérise par ses réseaux tissés serrés et sa petitesse, par sa complaisance et par ses œuvres «jalousement gardées», comme le disait le roman: «Cette particularité qu'on associe au Québec ne nous est pas propre», rectifie-t-elle. Bien qu'elle note les difficultés des régions éloignées quant à la vitalité et l'indépendance de la critique, elle n'attribue pas le bas niveau de la critique à une quelconque tare nationale ou à un certain anti-intellectualisme; son propos se centre avant tout sur le fonctionnement des médias et leurs inflexions mercantiles. La tendance qu'elle cible est plutôt ce quasi-automatisme à toujours rechercher ce qui se rapporte au vécu ou encore, lorsqu'elle aborde la question des blogues sur Internet, à céder à la maladive «tyrannie des clics». On peut voir dans son approche critique une proximité à l'approche développée par Simon Tremblay-Pépin dans *Illusions*, qui traite notamment



de la fragmentation des discours médiatiques, de la distinction entre l'intérêt pour le public et l'intérêt public, etc.

ŒUVRE CHERCHE CONSOMMATEUR

En se centrant plutôt sur le manque de ressources et de moyens, elle fait voir que les médias et les principales institutions culturelles obéissent bien davantage à une logique promotionnelle qu'à un véritable souci de dialogue avec les œuvres. Cette tendance au journalisme culturel à céder du terrain à ce mode se manifeste par une foule de symptômes qu'elle prend soin d'analyser: syndrome des clubs de lecture où sont invités des chroniqueurs-vedettes, «gadgets mercantiles» comme la classification par étoiles ou les palmarès, procédés tape-à-l'œil et grossiers bons à guider le consommateur. La critique s'en trouve ainsi dévitalisée et l'autorité symbolique du critique, elle, altérée. Dans une société où les principaux véhicules de la culture sont les médias de masse et les réseaux sociaux, le critique se fait conseiller. À quand une palette des goûts pour la culture? Pour illustrer à quel point nous sommes peu portés à interroger l'esthétique, elle consacre quelques pages éclairantes au sort réservé à l'architecture, ignorée parce que peu rentable.

Métier critique est particulièrement intéressant lorsqu'il est question de la distinction entre ligne éditoriale (une notion depuis longtemps établie) et ligne commerciale (dont la réalité nous est moins facilement discernable). Voyer-Léger s'attaque au poids des revenus publicitaires qui affectent insidieusement la façon dont on parle d'un spectacle ou d'un livre. Elle dépeint un univers de l'industrie culturelle où l'on multiplie entrevues et «pré-papiers» pour présenter une œuvre, où l'on échange davantage sur les circonstances entourant la création. C'est bien connu: dans certaines

VOIR MÉTIER CRITIQUE

suite à la page 28



MÉTIER CRITIQUE

suite de la page 27



émissions de variétés, la venue d'un auteur-vedette importe plus que son œuvre. Après avoir abordé les pressions qui s'exercent sur le journalisme culturel (chapitre 5) et les problèmes de la critique en ligne dans les blogues (chapitre 6), elle consacre le chapitre 7 aux grandes fonctions de la critique et un dernier à redéfinir les devoirs de chacun des acteurs impliqués dans cet univers. Son diagnostic se clôt sur la volonté bien sentie de rétablir une saine dialectique entre la diffusion d'une œuvre et sa réception.

UN ACQUIS DE MATURITÉ

Aborder ce sujet conduit presque automatiquement à être taxé d'élitiste. Catherine Voyer-Léger affirme: «Le journalisme culturel que j'estime supérieur s'intéresse à la démarche artistique avant de se pencher sur la portée commerciale et il accorde plus d'importance au devenir des institutions culturelles qu'aux faits divers et au potinage.» Exigence vitale! Je comprends de sa recherche que ce qu'elle souhaite pour la critique, ce n'est pas tant d'en faire un métier que de faire resurgir l'idée profonde du statut autonome de l'œuvre. De ce statut dépendront les moyens accordés pour le maintenir. Elle use d'une formule belle pour qualifier cet état souhaité pour la critique: un «acquis de maturité».

Quant à la dichotomie entre l'intérêt supérieur pour l'art, d'une part, et les faits divers et le potinage, d'autre part, est-ce si clair? N'y a-t-il pas ici risque de sombrer dans la caricature? La réalité du milieu culturel m'apparaît complexe et diversifiée; beaucoup de gens ont à cœur de développer un discours analytique sur les œuvres tout en donnant leurs chances aux œuvres. Comme Voyer-Léger l'expose, il est nécessaire et légitime de s'interroger sur les conditions de l'exercice critique. Mais est-ce moins le cas aujourd'hui qu'à l'époque de *La bande des six*? Notre temps subit les conséquences de la concentration des grands médias de communication et celles

de la marchandisation des œuvres. Cela affecte irrémédiablement le devenir des institutions culturelles. Nous vivons aussi d'importants bouleversements technologiques qui multiplient les espaces publics, les forums, qui font exploser les interactions et les possibilités de rencontres, entre publics, entre artistes, entre milieux académiques aussi, qui s'occupent tant bien que mal de maintenir la critique en vie. Dans un monde aux mille et une connexions, il est dur parfois de savoir où donner de la tête!

Il n'est pas si simple de départager la promotion d'une idée, sa circulation, sa publicité (dans le sens de rendre public), sa critique. La distinction à faire est donc bien de savoir la finalité du discours que l'on porte sur une œuvre de l'esprit: celle du profit et du succès ou celle de l'avancement des idées et des arts? Hypothèse: un monde en réseau génère sans doute un sentiment de perte en même temps qu'un vertige face à la notion d'espace public; dans les années 1980, à l'époque de *La bande des six*, la télévision conservait sur le public un certain ascendant qui n'a plus cours aujourd'hui. Les communautés d'intérêts, les médias principaux et leurs relais, les espaces virtuels auxquels se consacrent des légions de sous-cultures atténuent grandement la capacité d'imposer ou de voir resurgir une idée tutélaire de la critique. Le grand thuriféraire de la critique, qui orientait jadis le goût, semble avoir été sacrifié au profit des spécialistes de la culture. Après tout, ce malaise dans la culture est le même qui affecte la politique, le journalisme, l'éducation.

Beaucoup à dire sur un sujet emballant! Le portrait n'est pas catastrophique, c'est la réalité et sa nouveauté qui sont dures à cerner et indisposent la critique – ou donne l'impression d'en disposer. Le succès, et la piastre!, ne sont pas les seuls critères recherchés dans le discours que les journalistes culturels portent sur les œuvres. Certaines émissions sont conçues, de même que certains efforts sont initiés, pour répondre à des problèmes trop nombreux: valoriser le livre, le cinéma d'auteur, faire connaître les auteurs d'ici, donner une vitrine à la culture, etc. Les lieux de la critique se déplacent. Le livre de Catherine Voyer-Léger exprime certainement un problème, mais n'en fouille pas tous les aspects. Il pose des questions pertinentes et en cela, c'est une excellente contribution. On ne peut traiter des œuvres comme si l'on faisait du placement de produits. *Métier critique* fournit un bel élan pour tâcher d'y voir plus clair dans cette confusion contemporaine persistante entre l'idée de la culture et l'industrie culturelle. ♦

Cette tendance au journalisme culturel à céder du terrain à ce mode se manifeste par une foule de symptômes qu'elle prend soin d'analyser: syndrome des clubs de lecture où sont invités des chroniqueurs-vedettes, «gadgets mercantiles» comme la classification par étoiles ou les palmarès, procédés tape-à-l'œil et grossiers bons à guider le consommateur.



RIVIÈRE DU CHÊNE

807, Chemin de la Rivière Nord, St-Eustache

www.vignobleriviereduchene.ca